



DOMINIQUE
URVOY

Averroès

Les ambitions d'un
intellectuel musulman

Champs biographie

DOMINIQUE URVOY

Averroès

Né à Cordoue en 1126, mort à Marrakech en 1198, Averroès (Ibn Rushd) fut l'un des penseurs les plus universels du Moyen Âge musulman : tout à la fois médecin, cadi, juriste, philosophe, il s'est intéressé à l'ensemble des savoirs profanes et religieux de son temps. Ce polygraphe dont le grand œuvre – le cycle des commentaires d'Aristote – fera découvrir la pensée du premier maître à l'Occident chrétien est aussi le témoin des bouleversements qui ébranlent alors l'Andalousie : Averroès n'a guère plus de vingt ans quand la révolution almohade fond sur le pays, emportant le fragile édifice almoravide, et il devient dès lors un homme public, habitué des cours royales. Il connaît la faveur et l'exil, mais écrit inlassablement.

L'immense postérité intellectuelle d'Averroès n'a d'égale que l'ampleur des entreprises de récupération dont il a fait l'objet. Les lacunes qui grèvent cette existence mythique ont en effet favorisé la floraison des représentations partisans : incarnation de la rationalité philosophique selon les uns, théologien éminent selon les autres, Averroès est devenu le fantôme de ses disciples et hagiographes.

En faisant œuvre biographique, Dominique Urvoy veut donner la mesure de celui qui fut, avant la lettre, un intellectuel musulman : un esprit curieux, cherchant à concilier sagesse et loi religieuse, en quête d'un statut qui restait à inventer.

Spécialiste de la pensée et de la civilisation arabes, **Dominique Urvoy** est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Les Penseurs libres dans l'Islam classique* (Albin Michel, 1996), *Histoire de la pensée arabe et islamique* (Seuil, 2006) et, avec M.-T. Urvoy, *Les Mots de l'Islam* (PU du Mirail, 2004), *L'Action psychologique dans le Coran* (Cerf, 2007), *Abécédaire du christianisme et de l'islam* (Éditions de Paris, 2008).

En couverture : Statue d'Averroès à Cordoue.
© Roger Antrobus/Corbis

Flammarion

AVERROÈS

Dominique URVOY

AVERROÈS

Les ambitions
d'un intellectuel musulman

Champs biographie

Extrait de la publication

© Flammarion, 1998.
ISBN : 978-2-0812-6004-7

Extrait de la publication

Uxori dilectissimae

AVERTISSEMENT

Pour faciliter la lecture de cet ouvrage destiné au grand public, nous ne donnons pas la transcription des lettres emphatiques de l'arabe [d, s, t, z accentués].

Les symboles remarquables sont :

kh = ch allemand ou j espagnol,

dh = interdente spirante,

^c = « ayn », laryngale spirante sonore,

gh = r grasseyé, vélaire spirante sonore.

Par ailleurs, la plupart des noms et des mots à caractère technique sont expliqués dans le texte, lors de leur première occurrence. Cependant, plusieurs renvoient à un arrière-plan trop éloigné pour que l'on puisse insérer dans la narration un développement assez explicite à leur sujet. Ces notions et ces personnages font donc l'objet d'une notice particulière, placée en fin d'ouvrage.

AVANT-PROPOS

Une figure mythique et méconnue

Peu d'auteurs ont vu leur personnalité ignorée au profit de leurs écrits autant qu'Averroès. Sans doute le rôle de commentateur des auteurs grecs, qu'il a rempli avec conviction, a-t-il joué en ce sens. Dans le monde arabe, les rares écrivains anciens qui le citent comme penseur ne le connaissent – à une exception notable près ¹ – que sous ce jour. Dans le monde occidental, en revanche, sa renommée en tant que philosophe est telle, que l'on crée le néologisme « averroïstes » pour désigner non seulement ceux qui se réclament de lui, mais même des auteurs se contentant de l'exploiter; cela n'en a pas moins toujours la même conséquence, celle du rejet du personnage dans un passé indéterminé.

Pendant longtemps, en effet, on a placé Averroès et Aristote sous la même étiquette d'« anciens », sans tenir compte ni des seize siècles qui séparent le iv^e siècle avant J.-C. du xii^e après J.-C., ni des civilisations très différentes que sont celle de la Grèce antique et celle de l'Espagne musulmane (appelée al-Andalus en arabe). Cette confusion n'a d'ailleurs pas totalement disparu. L'image, qu'entretiennent journalistes et cinéastes, d'un Averroès « redécouvrant Aristote » donne l'illusion d'une brusque compression du temps, les distances chronologiques et culturelles étant comme mises entre parenthèses par cette exhumation d'un texte oublié. Or cela

n'a pas de sens car Aristote était déjà bien connu des Arabes depuis le VIII^e siècle, et était devenu rapidement le « premier maître » d'une école qui, sous le nom de *falsafa*, ne faisait que reprendre en l'arabisant le nom grec de *philosophia*. Averroès ne « redécouvre » pas Aristote, mais il l'envisage tout différemment de ses prédécesseurs.

C'est donc l'esprit particulier avec lequel notre auteur andalou considère les penseurs grecs qui doit attirer l'attention, ce qui nous renvoie à ses choix intellectuels, à ses motivations idéologiques, et à ce qui, dans le contexte de son temps, a pu les influencer.

Mais ce n'est pas seulement contre l'esprit anhistorique du Moyen Âge et des débuts de l'époque moderne qu'il faut réagir. Le XIX^e siècle, qui a placé la discipline de l'histoire au centre de ses préoccupations, n'est pas pour autant exempt d'erreurs graves. À cette époque, en effet, en même temps qu'on remplace le terme « averroïste » par un autre néologisme, celui d'« averroïsme », supposant qu'il y a une unité de perspective entre tous ceux qui sont désignés comme averroïstes, ce qui est loin d'être prouvé, on réquisitionne l'auteur arabe lui-même dans un débat, présenté comme un combat, entre philosophie et religion. Dans la première version de sa thèse *Averroès et l'averroïsme*, publiée en 1852, Ernest Renan, qui ne connaît que les œuvres aristotéliennes d'Averroès, bâtit son analyse sur un corps limité, constitué des textes traditionnellement étudiés en Occident. Aussi l'« averroïsme », mouvement propre aux universités européennes du bas Moyen Âge et de la Renaissance, est-il davantage l'objet de son intérêt que le penseur arabe qui en est l'éponyme, et Renan est-il tenté de projeter sur la civilisation de ce dernier les jugements qu'il est amené à faire sur l'histoire intellectuelle de l'Occident.

Peu de temps après, l'arabisant allemand Müller publie les textes théologiques personnels d'Averroès, et un autre sémitisant, Munk, donne des indications historiques qui permettent de jeter un éclairage nouveau sur les écrits d'Averroès. Dans la seconde version de son livre, Renan mentionne ces travaux, mais ne modifie en rien ses premières conclusions.

Par la suite, un énorme travail de publication de textes dans la langue originale – autant que faire se peut – ou du moins dans des traductions fiables, et de mise en perspective historique a été accompli. Il reste que la figure d'Averroès fait toujours l'objet de querelles et de revendications partisans. Aujourd'hui encore, il subsiste des tenants de l'Averroès-commentateur qui se lamentent de ce que l'on ait attribué trop d'importance aux textes théologiques de cet auteur, et des islamologues qui n'examinent que ces derniers et qui se demandent candidement si « Averroès était vraiment musulman ». Sans parler des multiples enrôlements à l'intérieur de tel ou tel clan idéologique de l'islam contemporain.

De la biographie comme entreprise architecturale

« La biographie est comme un échafaudage érigé pour la construction d'un monument. Une fois celui-ci achevé, on enlève l'échafaudage et seul reste ce qui est intéressant, à savoir l'œuvre », disait Georges Dumézil. Plutôt qu'un échafaudage destiné à être ôté, la biographie ne s'apparente-t-elle pas à l'ensemble des paramètres que l'architecte doit prendre en compte : but de la commande, consistance des matériaux disponibles, résistance du sol, compétence de l'architecte lui-même, etc. ? Leur prise en considération ne remplace pas la contemplation de l'édifice mais permet de comprendre la nature et l'organisation de celui-ci.

C'est à cette biographie intellectuelle que sont consacrées les pages qui suivent. La vie même d'Averroès n'est connue que par fragments, et ce qu'on en sait manque totalement de pittoresque. Il serait également illusoire de croire qu'un auteur musulman est nécessairement « exotique ». Il n'y a dans les péripéties de son existence ni romanesque ni motifs d'évasion rêveuse. Les références que nous aurons à mettre en évidence sont dépourvues de tout caractère romantique. On ne parle pas d'Averroès comme Washington Irving ou Chateaubriand parlaient des ultimes dynasties de la Grenade musulmane.

Il s'agit pour nous d'enrichir les rares indications des biographes et des chroniqueurs par tous les compléments extérieurs dont nous pouvons disposer : la description de l'époque, des vicissitudes politiques et des tensions idéologiques ; celle des caractéristiques des milieux où évolua notre personnage : milieux sociaux, professionnels ou politiques ; celle, enfin, des mouvements d'idées auxquels il se rattacha ou qu'au contraire il combattit. Pour cela il nous sera parfois indispensable de prendre du recul, car en Islam le poids du passé, et plus exactement des origines, est beaucoup plus grand qu'en Occident.

C'est pour ces raisons que j'ai choisi de désigner Averroès comme un intellectuel musulman. Certes, le mot « intellectuel » est une notion occidentale forgée récemment, puisque son sens sociologique n'apparaît qu'avec l'affaire Dreyfus. Mais il a l'avantage de désigner, par sa « teneur combative », non pas tant une catégorie existante qu'un groupe qui vise à se faire reconnaître. Dans un livre célèbre, Jacques Le Goff a semblé penser que le Moyen Âge latin avait déjà concédé à l'intellectuel un statut social. S'il choisit ce terme, dit-il, « ce n'est pas le résultat d'un choix arbitraire. Parmi tant de mots : savants, doctes, clercs, penseurs [la terminologie du monde de la pensée a toujours été vague], celui-ci désigne un milieu aux contours bien définis : celui des maîtres des écoles. Il s'annonce dans le haut Moyen Âge, se développe dans les écoles urbaines du XII^e siècle, s'épanouit à partir du XIII^e dans les universités. Il désigne ceux qui font métier de penser et d'enseigner leur pensée² ». Mais il reconnaît aussitôt que c'est *a posteriori* qu'on distingue cette classe et que ses membres avaient peine à tomber d'accord sur une dénomination fixant clairement leur orientation. De façon significative, Le Goff s'arrête au terme élu par le premier grand « averroïste », Siger de Brabant : *philosophus*, que l'historien déclare préférer à celui de « clerc », généralement admis alors, mais néanmoins « équivoque ». Ne va-t-il pas jusqu'à affirmer que « c'est dans le milieu averroïste de la Faculté des

Arts [de Paris] que s'élabore l'idéal le plus rigoureux de l'intellectuel³ » ?

Si les averroïstes latins, qui sont la meilleure illustration de l'intellectuel, ont peine à être reconnus comme tels, la difficulté est encore accrue si l'on s'attache au milieu musulman d'Averroès. La langue arabe moderne elle-même n'a pas de vocable pour désigner exactement l'intellectuel. Elle parlera au mieux de la classe cultivée (*al-tabaqat al-muthaqqafa*). Mais si elle veut passer de l'adjectif au nom commun, elle revient à la formule de la langue classique : le lettré (*adīb*). Or cette expression ne convient pas à notre auteur qui éprouve pour elle la même répulsion que Siger de Brabant pour « clerc ». Il emploie souvent, pour désigner collectivement la catégorie des gens cultivés dont il attend un effort philosophique, le terme courant de « sages » (*hukamâ'*, sing. *hâkim*), qui serait le plus proche du *philosophus* de Siger. Mais cela n'est pas assez explicite pour lui et, selon les contextes, il a recours à d'autres mots.

La formule la plus proche de « sages » serait « gens de la preuve » (*ahl al-burhân*). Cependant, elle demeure ambiguë car elle peut désigner aussi bien ceux qui sont capables de chercher la preuve par l'argumentation, ce que vise Averroès, que ceux qui prétendent disposer de la preuve absolue, placée par le Coran (XII, 24) dans la « manifestation » de Dieu, ce qui désignerait alors ses ennemis théologiens. Aussi va-t-il chercher d'autres expressions ; mais c'est tomber de Charybde en Scylla : rien que dans l'ouvrage connu comme son manifeste doctrinal, le *Discours décisif sur l'accord de la religion et de la philosophie*, on en voit apparaître plusieurs qui ont toutes l'inconvénient d'être déjà chargées par l'histoire musulmane d'un sens religieux, voire mystique, si ce n'est sectaire : les « gens de la vérité » (*ahl al-haqq*), « celui qui sait » (*al-ârif*), le « gnostique » (*al-ârif bi-llâh*)...⁴.

Averroès est donc pris au piège du langage et de ses conventions. Ses efforts pour désigner des gens qui, à la fois, savent d'une science certaine, d'ordre divin,

mais procèdent par argumentation, errent de formule ambiguë en cliché, ne satisfaisant ni lui ni ses interlocuteurs. Toutefois, ces efforts sont indéniables et, dans la mesure où ils préparent un apport culturel considérable pour la modernité, il nous appartient d'essayer de les mettre en lumière.

Chapitre I

LES BANÛ RUSHD, PROTAGONISTES DE L'HISTOIRE ANDALOUSE

« "Parenté" [*rahim*] est dérivée de "Clément" [*Rahmân*]¹. »

La lignée des Banû Rushd

Averroès n'est pas de ces penseurs qui apparaissent brusquement, jouent un rôle tout à fait à part dans une sphère influente mais isolée, et disparaissent comme des météores. On possède peu de renseignements sur sa vie mais on connaît son attachement pour sa lignée et pour son pays natal et sa volonté d'œuvrer au sein de celui-ci.

La forme « Averroès », en usage en Occident depuis le Moyen Âge, est l'aboutissement d'un processus de transformations, par prononciations approximatives, de l'arabe « Ibn Rushd », terme magnifique qui désigne le « fils de la rectitude ». Les étapes intermédiaires ont sans doute été marquées par les phénomènes linguistiques suivants : le « ou » est souvent prononcé « o » dans l'ensemble du monde arabe, et « ibn » est parfois prononcé « aben » en Andalus ; il y a attraction naturelle de la nasale « n » par la vibrante « r » en un redoublement de celle-ci « rr » ; par ailleurs il faut tenir compte de la prononciation espagnole qui tend à identifier le « b » et le « v », le « s » et le « sh »² ; enfin, dans les langues latines, la consonne dure placée en supplément en fin de mot est

souvent omise, quitte à renforcer celle qui la précède immédiatement.

On aurait donc eu une séquence du genre : Ibn Rushd – Aben Roshd – Aberrosh – Averroès. Mais cette évolution n'a certainement pas été linéaire puisque nous trouvons encore sous la plume du traducteur latin Hermann de Carinthie la forme « Ibn Rosdin ».

Quoi qu'il en soit, il s'agit manifestement de simples jeux phoniques et on ne saurait invoquer, comme on le fait parfois de nos jours dans le monde arabe, une volonté délibérée de masquer la forme authentique du nom. Nous sommes ici très loin d'un cas isolé et on a ainsi, jusque très tard, adapté les noms étrangers à la langue nationale : Niccolò Machiavelli n'est connu en France que sous le nom de Nicolas Machiavel, et il est notoire que Richelieu appelait le duc de Buckingham « Monsieur de Bouquingan ». En revanche, personne n'a ignoré qu'Averroès était arabe, lors même que les clercs employaient le latin *Averroista* pour signifier un adepte, ou du moins un utilisateur de ses écrits.

C'est, paradoxalement, de l'intérieur du monde arabe qu'est venue la contestation. La famille des Banû (pl. d'*ibn*) Rushd n'avait jamais éprouvé la coquetterie, si fréquente alors, de faire remonter ses origines à l'une des tribus arabes qui ont occupé l'Espagne à partir de 711 ; lorsque Averroès connut des difficultés, ses ennemis invoquèrent l'obscurité de sa généalogie pour insinuer qu'il était d'origine juive. Cela était d'autant plus facile que, d'après les évolutions linguistiques indiquées plus haut, on pouvait rapprocher son nom de la forme « Bennarosh », c'est-à-dire « fils de paysan », très commune chez les juifs marocains.

La fondation

La lignée des Banû Rushd est connue à partir de l'arrière-grand-père de notre philosophe, Ahmad b. Ahmad b. Muhammad b. Ahmad b. ʿAbd Allâh b. Rushd. Ce *nasab* (généalogie incluse dans la nomination) indique que la famille était déjà musulmane depuis au moins trois générations car les noms Muhammad et Ahmad

sont proprement islamiques; 'Abd Allâh, par contre, ne l'est pas, mais ce n'est pas non plus un nom typique d'une communauté religieuse particulière. Par ailleurs, si, dans cette famille, la fréquence de la référence aux deux noms du Prophète de l'islam est digne d'être notée, on remarquera qu'ils n'apparaissent pas nécessairement en alternance régulière, comme c'est souvent le cas.

De ce premier représentant connu de la famille des Banû Rushd, on ne sait presque rien, si ce n'est qu'il vivait encore en 1089. Il avait donc vécu durant l'époque incertaine des « royaumes de Taïfas ». Sous ce nom on désigne la période médiane du XI^e siècle, qui voit la fragmentation de l'Espagne musulmane, après la chute du califat en 1031. Celle-ci n'est elle-même intervenue qu'après une période de troubles de vingt ans, notamment à Cordoue, alors capitale de ce royaume.

Il ne semble pas qu'Ahmad b. Rushd ait quitté cette ville, si ce n'est momentanément. Il a donc connu l'expérience qui y a été menée d'une sorte de république oligarchique, expérience unique en Andalus, mais de courte durée. En effet, cette semi-république a d'abord mené une politique d'apaisement intérieur et extérieur, après les grands bouleversements de la crise du califat, car par son étendue et par son prestige traditionnel l'État de Cordoue avait tout à gagner à maintenir ce qui pouvait l'être de l'ordre ancien. Mais la succession des dirigeants a connu une dérive monarchique qui a affaibli le régime et la ville a été conquise en 1069 par le prince de Séville, al-Mu'tamid. Or ce dernier, qui est passé à la postérité davantage comme poète que comme politique, malgré la puissance temporelle qu'il avait acquise, devient la cible préférée d'un mouvement idéologico-politique réformateur, celui des Almoravides. Ce sont des Berbères qui, partis des confins du Sénégal, ont conquis le Maroc, et que les hommes de religion andalous ont appelés à la rescousse dans la péninsule Ibérique, dans l'espoir d'endiguer la montée en puissance des royaumes chrétiens du Nord. Pour ces puritains, il est clair qu'un prince qui n'a de visée que mondaine, et qui est favorisé par le sort, représente un grave risque de ruine pour l'islam d'Espagne.

Le grand-père

C'est dans ce contexte de tension pour restaurer un État musulman fort que naît à Cordoue, à la fin de 1058, et se forme Abû-l-Walîd Muhammad b. Ahmad b. Rushd, c'est-à-dire le fils de ce Ahmad déjà nommé. Il deviendra le représentant le plus célèbre en son temps de sa famille, au point que ses contemporains le désignent comme « le cadî » (par excellence, car plusieurs autres membres de celle-ci le sont aussi), mais également « le plus ancien » ou « le grand-père [*al-jadd*] » pour le distinguer de notre Averroès, qui sera son exact homonyme et que l'on appellera alors « le petit-fils [*al-hafîd*] », voire « le plus jeune ».

Le premier Abû-l-Walîd fait ses études en Espagne même, ce qui n'est guère étonnant car il appartient à une génération qui s'est désintéressée du voyage d'Orient en « quête du savoir ». Par cette expression, on vise la pratique des étudiants, entre autres en sciences religieuses islamiques, d'aller de maître en maître pour recevoir un enseignement essentiellement oral. Dans les premiers siècles de l'Espagne musulmane, où le pays n'a pas encore de vie culturelle propre, c'est tout naturellement vers les grands centres du Moyen-Orient que l'on se tourne pour recevoir cette « transmission » du savoir. Même par la suite, la région périphérique du monde musulman qu'est al-Andalus voit nombre de ses habitants tentés par ce qu'ils considèrent comme un retour aux sources. Mais, à l'époque de notre Abû-l-Walîd, on est enclin à penser que les maîtres autochtones sont suffisants, alors que le voyage d'Orient présente de trop grands dangers.

Le grand-père d'Averroès a pour premier maître en droit musulman, dans sa ville natale, un personnage d'importance moyenne, Abû Ja'far Ibn Rizq, mais il complète ensuite sa formation auprès de divers autres personnages. Parmi ceux-ci, relevons al-Ghassânî et Ibn Sirâj, qui coiffent l'édifice de l'enseignement islamique du temps pour la région occidentale d'al-Andalus. En effet, après la période de troubles, un nouveau système

hiérarchique informel s'est mis en place par le simple jeu de la demande des étudiants, qui privilégie tel ou tel maître. À la différence, cependant, du système antérieur à la crise, celui-ci repose sur une sorte de séparation de l'Espagne musulmane en deux : une partie occidentale, à nouveau centrée sur Cordoue, alors que le Levant s'érige en un pôle distinct.

Les témoins vantent ses vertus (il jeûnait tous les vendredis, y compris quand il était en voyage) et surtout la valeur de son enseignement. Toutefois, si on peut recenser un assez grand nombre de disciples notables, il n'est pas dans le peloton de tête des maîtres de son temps et, du point de vue de la quantité d'élèves connus, il vient en onzième position. Notons que le grand *cadi* de Séville, Abû Bakr b. al-[°]Arabî – dont nous aurons à reparler – vient nettement en premier, étant cité près de six fois plus que lui³.

En fait, c'est surtout comme personnage officiel qu'il se distingue. Indéniablement il a opté sans réserve pour le pouvoir almoravide qui a pris pied en Espagne à partir de 1086, malgré les réticences que celui-ci a suscitées dès l'abord dans la péninsule. Les hommes de religion voulaient de l'aide extérieure mais ils eussent préféré qu'elle fût arabe. Leur choix s'était d'abord porté sur la tribu bédouine des Banû Hilâl, mais l'annonce des ravages causés par ceux-ci en Ifrîqiya (Tunisie actuelle) avait conduit à se rabattre sur les Berbères dont la prise du pouvoir au Maroc s'accompagnait d'une évidente remise en ordre. Non sans hésitations pourtant, tant était vivace le souvenir des garnisons de même origine, au temps du califat, de leurs révoltes et des catastrophes qu'elles avaient entraînées. Les Almoravides devaient, d'ailleurs, renforcer dans un premier temps cette inquiétude en traitant al-Andalus comme terre de conquête.

Cela n'empêche pas Abû-l-Walîd b. Rushd d'accepter du sultan [°]Alî, le fils du conquérant de l'Espagne Yûsuf b. Tâshfin, la charge de « *cadi* de la communauté » de la province, en 1117. Les Almoravides ont confondu cette institution avec celle que l'on appelait en Orient « *cadi* des *cadis* », ou juge suprême. Progressivement, les deux